

Du même auteur

La chance que tu as, Stock, 2014

Le Bon Fils, Notabilia, 2016

État d'ivresse, Notabilia, 2019

Sur l'auteur

Né en 1980 à Siegen en Allemagne, Denis Michelis arrive en France à l'âge de cinq ans. Après avoir été rédacteur pour des émissions culturelles sur Arte, il publie son premier roman, *La chance que tu as*, chez Stock en 2014. Ses deux romans suivants paraissent chez Notabilia, *Le Bon Fils* (2016, prix des lycéens d'Île-de-France 2018, finaliste du prix Médicis) et *État d'ivresse* (2019). Il a également traduit plusieurs romans de l'allemand et de l'anglais dont *Les Pleureuses* de Katie Kitamura (Stock, 2017, prix du meilleur roman Points) et *Peur* de Dirk Kurbjuweit (Delcourt, 2018).

ENCORE UNE JOURNÉE
DIVINE

Denis Michelis

ENCORE UNE JOURNÉE
DIVINE

Roman

NOTAB/LIA

© Les éditions Noir sur Blanc, 2021
© Visuel : Paprika
ISBN : 978-2-88250-692-4

À ma mère et à Jean-Marie

*Quand la terre saigne ses blessures
Sous l'avion qui crache la mort
Quand l'homme chacal tire à bout portant
Sur l'enfant qui rêve, ou qui dort
Quand mal, trop mal
Tu voudrais larguer, larguer, tout larguer
Quand la folie des hommes nous mène à l'horreur
Nous mène au dégoût
N'oublie pas, que l'aube revient quand même
Et même pâle, le jour se lève encore
Étonné, on reprend le corps à corps
Allons-y puisque le jour se lève encore*

« Le jour se lève encore »,

BARBARA

et pour répondre à votre question, sachez, Docteur, que je me porte comme un charme. Avec un temps pareil, le contraire eut été surprenant, il n'est pas de mélancolie ni de tristesse quand le soleil brille, que les oiseaux chantent et que l'air vibre sous la chaleur.

Ne vous a-t-on jamais appris au cours de votre longue et fastidieuse formation que l'air du dehors est vivant ? Toutes ces couleurs prêtes à vous éclabousser, toute cette lumière qui dilate le ciel.

Vous esquissez un hochement de tête et je m'en réjouis, même Madame l'Infirmière me gratifie d'un petit sourire poli, elle qui d'habitude ne prend pas la peine de me saluer, d'ailleurs j'en profite pour vous demander si Madame l'Infirmière nous fera *systématiquement* l'honneur de sa présence.

C'est le Règlement, dites-vous.

Dans ce cas, vous y trouverez probablement un ou plusieurs alinéas stipulant que vous et moi devons nous mettre d'accord sur des horaires fixes pour prévenir les entrées soudaines dans ma chambre.

L'intimité, ça vous parle ?

Dans le cas contraire, peut-être pourrais-je vous apprendre deux ou trois choses à ce sujet.

Premièrement, veuillez à bien toquer à la porte du patient.

Deuxièmement, attendez que le patient vous signifie, sans ambiguïté aucune, son approbation.

Troisièmement, tournez la poignée délicatement et entrez dans la pièce.

Imaginez un seul instant que vous me cueilliez en pyjama, ou pire, *sans* pyjama – cul nu ! –, et tombiez nez à nez avec mes grosses fesses qui commencent sérieusement à pendouiller. Depuis que je fais moins d'exercice physique, elles se ramollissent un peu plus chaque jour, j'aurai bientôt du pudding à la place du derrière, comme celui qu'on nous sert presque quotidiennement dans cette affreuse cantine. Si vous pouviez user de votre entregent pour faire varier un peu les desserts, nous vous en saurions gré... Car entre le pudding, les entremets et les yaourts, nous allons tous finir par croire qu'il nous manque des dents, or ma dentition est parfaite.

Regardez par vous-même.

Excusez-moi, je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise, ni encore moins Madame l'Infirmière.

Frappez avant d'entrer, c'est tout ce que je vous demande. Par respect pour mon intégrité.

Ou alors ne venez plus.

Il existe d'autres chambres où toquer, d'autres patients qui souffrent bien plus que moi.

Voilà, voilà...

Vous pouvez disposer, et merci d'être venu en si charmante compagnie.

J'ajouterais une dernière petite chose avant que vous ne partiez : j'ai été honoré, très honoré que ma personne puisse présenter un quelconque intérêt à vos yeux. Surtout quand on sait à quel point votre programme est chargé, sans parler de toutes les restrictions budgétaires conduisant à couper dans le personnel de manière aveugle, et totalement *injuste*, cela va sans dire. C'est grâce à des hommes comme VOUS que la science et la recherche avancent. Et non aux chiffres et aux courbes générés par des robots.

Les femmes aussi ont leur rôle à jouer, évidemment. Merci de me reprendre.

Bonne journée, alors. Peut-être nous reverrons-nous un jour, mais pour être franc, je ne le souhaite pas vraiment.

Adieu.

*

Bon sang, vous m'avez filé une de ces frousses !

Un peu plus et j'en renversais mon café au lait sur ce somptueux dessus-de-lit. Si j'avais été cardiaque, je serais en train de mourir, là, sous vos quatre yeux...

Imaginez un peu la scène : l'auréole marronâtre du café grandissante, une main cramponnée à la table de nuit, l'autre sur la poitrine, le visage

révuésé, cherchant peut-être à exprimer une dernière volonté.

Avez-vous déjà songé à ce que vous direz le moment venu ?

C'est important de partir avec un minimum de préparation mentale.

Si la mort m'obsède ?

Pas plus qu'un autre, Docteur.

Pas plus que *vous*, mais là n'est pas le sujet.

Le sujet est : on n'entre pas sans s'être annoncé. Nous en avons pourtant causé la fois dernière.

Le droit à une vie privée, à ne pas être considéré comme un vulgaire animal domestique !

Par ailleurs, j'aimerais que vous m'expliquiez comment vous vous y prenez pour apparaître si soudainement, sans être précédé par le bruit de vos pas dans le couloir.

À moins que vous ne flottiez à la surface du linoléum usé, que vous n'avanciez en légère lévitation comme certaines créatures...

Puisque vous ne me demandez pas lesquelles, je vous répondrai au hasard les vampires, mais les vampires n'entrent qu'une fois autorisés à le faire et, au risque de me répéter, je ne vous ai pas autorisé à quoi que ce soit.

Vous dites ?

Pardonnez-moi mais j'étais perdu dans le labyrinthe de mes ruminations.

Que je ne vous ai tout bonnement *pas entendu arriver* ?

On peut aussi voir les choses ainsi. Pourquoi ergoter à n'en plus finir quand on peut se contenter d'une vision simple et claire des choses.

Ne faisons pas trop de littérature, allons droit au but.

C'est d'ailleurs ce qu'en substance j'exprime dans mon dernier livre, *Changer le monde*.

La prochaine fois, venez donc avec un exemplaire, je vous le dédicacerai.

*

Ma foi, vous avez de l'énergie à dépenser inutilement pour entrer dans la chambre d'un homme comme moi, sans histoire.

Que voulez-vous que je vous dise ?

Que ces jours-ci mes pensées me prennent énormément de temps de cerveau disponible, d'où ma difficulté à me concentrer sur vos questions ?

C'est probablement à cause de votre nouveau traitement, qui assommerait un rhinocéros.

De quelle nature ?

Je ne vous suis pas, Docteur. Du verbe *suiivre*, bien entendu.

Ah : *de quelle nature sont mes pensées ?*

Eh bien, je rêve d'apocalypse, de paysages en flammes, de villes réduites à des champs de ruines et d'ossements empilés avec soin, rien de bien méchant.

Et vous, Docteur, quelle est la nature – la nature *profonde*, comme on a l'habitude de dire – de vos

pensées, quand vous rentrez le soir dans votre petite maison bien confortable, après avoir entendu, des heures et des heures durant, le pire comme le pire ?

Je sais bien que vous n'êtes pas du genre à vous confesser : je me suis renseigné sur votre compte. Les gens parlent, ici, vous savez, et ce, en dépit de tous vos anxiolytiques, barbituriques, hypnotiques, neuroleptiques et autres *iques*. Et quand ce ne sont pas les médicaments qui nous ôtent toute volonté, vous nous achevez à coups d'activités débilitantes, comme la peinture sur soie, le macramé, ou ces effroyables ateliers d'écriture animés par quelque écrivain en manque de reconnaissance.

Non, je n'y ai jamais assisté.

Plutôt mourir !

C'est Jean-Pierre, mon nouveau compagnon de chambrée, qui m'en a touché deux mots. Lui s'y adonne sans retenue. Tout ça pour vous dire que, OUI, Docteur : les gens parlent. Même enfermés, même muselés, même au fin fond de leurs cellules capitonnées.

Comment ça, il n'y a pas de cellules capitonnées ici...

À votre place, je me garderais de ce genre de conviction.

Je passe du coq à l'âne, mais, un peu plus tôt dans la matinée, j'ai reçu un SMS de mon éditeur. Selon les derniers chiffres, *Changer le monde* est en tête du hit-parade. Je suppose que les demandes d'entretiens pleuvent chez mon attachée de presse.

Les journalistes et critiques de France et de Navarre voudront probablement me rencontrer, il faudra peut-être me signer une petite décharge de sortie, ne serait-ce que pour installer les caméras. Le cadre sera bien plus joli dans le parc, avec un parterre de fleurs.

*

C'est épuisant de réfléchir à ce point, de ne jamais pouvoir laisser son cerveau se reposer, y compris quand vient la nuit... Toutes ces pensées, Docteur, qui volettent dans ma tête comme de grands papillons noirs, il faut bien que j'en fasse quelque chose.

*

Vous remarquerez que je me suis correctement habillé cette fois. Ni pyjama ni jogging, je tiens à ma dignité.

À Sainte-Marthe, je fais figure d'exception.

Ce matin encore, je suis tombé sur cette jeune femme souffrant, à en croire sa maigreur cadavérique et ses cernes violacés, de désordres alimentaires. On ne s'en étonnera guère au vu des menus à la cantine. Prenez les desserts, par exemple.

Comment cela, nous avons déjà évoqué mon problème avec le pudding ?

Vous n'y êtes pas, mais alors pas du tout, ce n'est en aucun cas une affaire personnelle. Au contraire, le pudding est notre affaire à tous.

Bref.

Cette jeune femme, voyez-vous, aux cheveux mous couleur de cambouis, traînaillant dans la salle commune du deuxième, avec d'affreux leggings usés et un débardeur jauni par endroits, eh bien, voilà l'illustration parfaite de ce manque de dignité dont je vous causais et auquel je ne souhaite SURTOUT PAS succomber.

J'ai parlé trop fort ?

Ce n'était pas dans mes intentions, et puis cessez de m'interrompre.

À votre place, j'ajouterais encore un alinéa au Règlement pour obliger tous les patients à s'habiller correctement. Mieux : j'imposerais un uniforme, plus pratique et surtout plus démocratique pour un homme de gauche comme vous. Vous verrez qu'en quelques jours le problème sera réglé. Je suppose que vous êtes de gauche, avec votre volonté d'écoute et cette croyance naïve – et soit dit en passant un peu idiote – selon laquelle tout le monde doit avoir une chance de s'en sortir.

*

Si vous comptez régulièrement me rendre visite, il est préférable, en effet, de me cueillir au petit matin, quand Jean-Pierre, mon compagnon de chambrée, vaque à ses *occupations artistiques*, comme il aime tant le répéter.

Est-ce vous qui le prenez en charge ou l'un de vos nombreux collègues barbus ?

Si je ne m'abuse, vous portez *tous* des barbes dans cette institution... incroyablement fournies et drues, sans parler des lunettes. Barbu à lunettes égale docteur ; sans barbe, sans lunettes et visage fermé égale infirmière. Quel monde bien ordonné que celui dans lequel nous vivons.

Jean-Pierre a été admis à Sainte-Marthe après un burn-out suivi d'une tentative de suicide. Le pauvre bougre s'est beaucoup confié à moi, probablement plus qu'à n'importe qui ici. Question de métier.

Quel âge avez-vous ?

La petite trentaine ?

Vous restez de marbre, signe que j'ai vu juste.

Et à moi, Docteur, combien me donnez-vous ? N'ayez crainte de me vexer, cela fait belle lurette que mes trente ans sont derrière moi.

Je me revois jeune homme, avec une peau si douce et une âme toute gonflée de rêves, d'idéaux.

Je n'ai certes rien perdu de mon légendaire optimisme, mais quand j'allume le néon de la salle de bains, ce sont deux petits yeux apeurés au milieu d'un visage flétri qui me fixent.

L'ennui avec les souvenirs c'est que, même lointains, ils vous apparaissent souvent dans une clarté quasi hallucinatoire. Si vivants qu'on peut presque les toucher. Ce serait tellement plus réconfortant si nous pouvions regarder le passé en noir et blanc, ou comme dans un film en super-8. Ce qui nous

déchire, voyez-vous, c'est de nous revoir *comme si c'était hier*.

Parenthèse refermée.

Vous permettez que j'aille chercher un petit mouchoir dans la salle de bains ? C'est usant, j'imagine, de faire face à quelqu'un qui renifle sans cesse.

Où en étions-nous ?

Jean-Pierre.

Au fond, ce n'est pas très compliqué avec les burn-out. Soit on change radicalement de vie, soit on choisit de mourir.

Tous ces discours du genre *il faut prendre du recul, se recentrer sur soi, accepter l'échec*, c'est de la gnognote.

Ou de la nuance, si vous voulez, mais la nuance n'a jamais sauvé personne. Ce n'est pas dans son purgatoire de macramé, de poterie, d'aquarelles, qu'il s'en sortira.

D'après mes sources, il exerçait le métier d'assureur. Soyons sérieux deux minutes : comment peut-on changer de vie après avoir *pourri*, pardonnez-moi l'expression, des années durant, celle des autres ? À sa place, je mettrais toutes les chances de mon côté pour réussir mon suicide dès ma sortie de l'établissement.

C'est en effet ce que je lui ai recommandé.

L'expérience, Docteur ! Vous verrez qu'avec l'âge vous apprendrez à être de plus en plus efficace.

*

Encore une journée divine*¹.

Néanmoins vous semblez préférer l'air vicié de cette chambre à la fraîcheur que pourrait nous procurer l'ombre des grands arbres qui s'alignent fièrement dans le si joli parc qui se dessine sous ma fenêtre.

Je note au passage que celle-ci, ainsi que toutes les autres, est scellée. Par crainte des défenestrations, j'avais bien compris, mais pourquoi ne pas avoir inventé un système pour les *entrouvrir* ?

Tout n'est pas blanc ou noir.

Fermé ou ouvert.

Un peu de nuance n'a jamais fait de mal à personne.

De quelle contradiction me parlez-vous ?

N'essayez pas de déformer mes propos, je vous vois venir, vous et Madame l'Infirmière.

Sí, Docteur, vous sortez les phrases de leur contexte, vous prenez des petits bouts de discours quand cela vous arrange.

*

C'est vraiment très aimable à vous de venir jusqu'à moi. D'habitude, ai-je appris après une enquête aussi minutieuse que passionnante, c'est plutôt l'inverse.

1. Les astérisques renvoient le lecteur aux Notes en fin de livre (N.D.É.).

A-t-on jamais vu un patient recevoir dans son antre le grand Docteur que vous êtes...

N'est-ce pas contraire au Règlement ?

Comme quoi les règles sont faites pour être détournées, c'est en substance ce que j'explique dans mon nouveau livre. Peut-être avons-nous finalement plus de choses en commun que je ne le pensais...

*

De quoi souhaitez-vous que nous parlions, Docteur ?

Je vois.

Il n'y a pourtant pas matière à s'étendre. La mort frappe parfois, que dis-je, *souvent*, de manière aveugle, absurde.

Si je considère la disparition de mon frère comme absurde ?

On se croirait au cœur d'un interrogatoire de police.

D'où ces blouses et postiches ridicules.

Il s'agissait d'une plaisanterie. N'allez pas chercher midi à quatorze heures. Je sais bien que vous n'êtes pas des policiers déguisés en personnel médical. Simplement, à force d'être regardé par tout le monde avec le plus haut degré de suspicion, je commence à m'inquiéter.

Tout le monde, oui.

Hier encore, au réfectoire. J'avançais tranquillement dans l'allée principale, muni de mon plateau,

quand soudain il y a eu un drôle de silence suivi d'une horde d'yeux accusateurs me détaillant de haut en bas, puis de bas en haut. Prêts à me fusiller sur place, comme s'ils avaient affaire à un assassin.

Je n'ai rien fait, Docteur.

Vous ne me l'avez pas demandé mais je préfère prendre les devants. Et pour éviter toute surinterprétation qui nous mettrait tous deux dans l'embarras, sachez que, bien évidemment, je suis triste, Docteur, d'avoir perdu mon très cher frère adoré, Honoré. Non, ça n'est pas le terme exact.

Dévasté.

Oui, *dévasté* tel un champ de coquelicots après un orage de grêle.

On a connu métaphores plus subtiles, j'en conviens.

De toute façon, les métaphores me font horreur.

Mais parce qu'elles ne servent strictement à rien. Je m'en explique longuement dans *Changer le monde*.

Dévasté suffit amplement.

Dites-le à mes camarades de cantine, qu'ils cessent avec leur attitude pleine de défiance.

*

Jusque-là en effet la matinée avait plutôt mal commencé. Pas de café au lait mais un ersatz à base de chicorée, pas de baguette mais un sachet individuel de biscottes – sans sel ! –, pas de Nutella mais de la confiture d'oranges amères :

la cata, comme diraient les jeunes. Sans parler de Jean-Pierre qui – attendez deux secondes que je la retrouve dans ce satané tiroir qui se bloque sans arrêt ! – m’a offert une de ses créations : une plume en macramé ! Heureusement que je sais me tenir et tourner sept fois la langue dans ma bouche. Sinon je lui aurais dit que sa plume il pouvait...

Nous en resterons là si vous le voulez bien.

J’étais donc d’une humeur de chien, et voilà que subitement vous prononcez le mot magique, ou plutôt le *prénom* magique.

Windy.

Qui vous a mis au courant ?

À moins que...

À moins que Windy *en personne* ne vous ait appelé.

Bon, cela se saurait s’il existait une ligne directe pour joindre le grand Docteur que vous êtes. À mon avis, Windy est passée par le standard, et l’on vous aura transmis l’information.

Elles sont gentilles, les dames du standard. Franchement, avec tout ce qu’elles voient défiler au quotidien...

Quoi qu’il en soit, elle doit être inquiète, ma Windy, et c’est tout à fait normal, puisque c’est grâce à elle que je me trouve à Sainte-Marthe, entre de si bonnes mains, prêt à reprendre – et, une fois n’est pas coutume, je citerai Jean-Pierre – *du poil de la bête*.

Windy : mon sauveur.

Je lis dans le regard de Madame l'Infirmière un soupçon d'étonnement devant mon refus de féminiser tous les mots. Sachez que je trouve cette tendance ridicule. Si je dis que Windy est mon sauveur, cela ne signifie pas pour autant que Windy est un homme. Non qu'a priori cela me pose le moindre problème, mais le fait est, Docteur, que j'aime les femmes en général et Windy en particulier.

Oui, je suis ému.

Révéler la vérité dans toute sa nudité n'est pas un processus aisé, je le rappelle à de nombreuses reprises dans *Changer le monde*, quasiment à chaque début de chapitre. C'est un peu répétitif, je vous l'accorde, mais aujourd'hui, sans réitération, on est fichu.

Ces Kleenex sont vraiment d'une piètre qualité.

Je vous disais donc que celle que j'aime m'a sauvé. C'est elle qui, de ses doigts délicats, composa le dix-huit lorsque, une après-midi, j'oubliai – pour quelques instants seulement, je précise ! – toute convenance sociale en élevant la voix sur son perron.

Avec le recul, je comprends son trouble, je comprends aussi l'inquiétude dévorante de ne plus reconnaître l'homme si affable, si subtil, si bon que j'étais, que je SUIS TOUJOURS, Docteur.

Vous paraissez surpris.

Bien sûr que je me souviens de cet épisode... *fâcheux*, dirons-nous, je m'en souviens très bien.

Vous ne croyez tout de même pas que celles et ceux qui entrent ici perdent instantanément la mémoire ?

C'était une belle après-midi ensoleillée, le moment idéal, m'étais-je dit en mon for intérieur, pour échanger quelques douceurs avec Windy. Pour la rejoindre, j'avais roulé à toute berzingue dans ma petite décapotable sous le cagnard de la fin de l'été.

Allez savoir pourquoi j'ai commis une telle erreur de débutant...

Je vous rappelle que d'autres ont tué, *soi-disant* éblouis par le soleil.

Mais à ce moment précis, je me fichais pas mal que le soleil me tape sur la tête. Je voulais voir Windy. Je *devais* la voir. La voir et l'entendre.

Je me souviens aussi du beau et grand camion rouge de pompiers filant à travers les collines, m'emmenant jusqu'à l'entrée des urgences.

Pourquoi a-t-il fallu en arriver jusque-là ?

Je vous ai déjà donné quelques indices, me semble-t-il.

Peut-être étais-je trop *fatigué*. *Fatigué* par la chaleur, la route, *fatigué* par le fait que mon très cher frère, Honoré, venait de passer de vie à trépas, *fatigué* par la conception et la rédaction de mon livre, *fatigué* enfin par mon travail, mes consultations, que je continuais à assurer vaillamment, enchaînant les patients à un rythme stakhanoviste, et ce, sans prendre le moindre jour de repos.

Oui, tout cela *fatigue*, Docteur.

Et cette *fatigue* fait parfois sortir de votre bouche des paroles insensées, coupantes comme des lames de rasoir. J'ai probablement blessé Windy au moment où je tambourinais contre sa porte irradiée de soleil en la suppliant de tout mon être.

De grâce, Windy, ouvre cette porte, laisse-moi au moins t'expliquer... Tu verras que tout rentrera dans l'ordre.

Un peu plus tard, j'ai dû revoir ma stratégie :

Si tu continues à faire la sourde oreille, je n'aurai d'autre choix que de passer à la manière forte, c'est ça que tu veux ? Réponds-moi, Windy ! Tu veux que j'enfonce cette porte ? Que je les enfonce toutes, une par une, jusqu'à te retrouver ?

Finalement, n'y tenant plus, je hurlai cette phrase si ordinaire et pourtant si belle...

Ne faites pas mine de ne pas comprendre.

Mais *je t'aime*, voyons !

Vous n'êtes pas très romantique, visiblement.

Et vous, Madame l'Infirmière ?

Je vois.

Lorsque Windy viendra, je lui expliquerai tout cela dans les moindres détails, avec la même ferveur et détermination qu'en ce moment. Vous savez, j'ai compris beaucoup de choses durant ces quelques JOURS passés ici à Sainte-Marthe. Pour la première fois j'ai pris conscience que Windy n'était pas dans la disposition d'esprit nécessaire pour pouvoir entendre mon discours.

*

Vous n'êtes pas très causant aujourd'hui. Si ce n'est pour me demander une énième fois de reformuler ou de préciser *le fond de ma pensée...*

Que voulez-vous que je réponde à ce genre de lieux communs ?

Même Madame l'Infirmière ne peut s'empêcher d'étouffer un léger bâillement.

Qu'est-ce qu'on en a à fiche du *fond de la pensée* ? Tout cela c'est de la thérapie à l'ancienne : ennuyeuse, inutile, contre-productive.

Ce que j'entends par thérapie à l'ancienne ?

Lisez mon livre plutôt que d'attendre systématiquement que je vous mâche le travail. C'est agaçant, à la fin. Nous passons des mois, des années à écrire, raturer, douter, abandonner, recommencer, et voilà qu'on nous demande un résumé, là, tout de suite, en un claquement de doigts.

Bon, je vais faire une exception en partant du principe que vous userez très prochainement de votre influence pour me permettre de prendre l'air, ne serait-ce qu'une toute petite heure.

La thérapie à l'ancienne est celle que j'appliquais à mes débuts, lorsque j'étais encore jeune, naïf, et persuadé du bien-fondé de cette bienveillance passive si chère à notre corps de métier.

Tout comme vous, je me contentais d'écouter, sans trop prendre d'initiative, dissimulé derrière mon masque de professionnel, le tout avec neutralité et une légère arrogance.

Pour preuve, mon cabinet ne désemplissait pas, il fallait compter parfois plusieurs semaines, plusieurs

mois pour obtenir un rendez-vous. Je gagnais très bien ma vie, si ce n'est pas un signe de réussite, alors je veux bien me pendre.

Et puisque ça ne suffisait pas – parce que rien ne suffit jamais et que les gens aisés sont des cumulards-nés –, le temps qu'il me restait, je le consacrais à la rédaction d'ouvrages de vulgarisation scientifique.

En résumé : je croyais être un bon thérapeute.

Puis, un beau jour, j'ai pris un tout autre chemin, ainsi que je m'en explique dans *Changer le monde*.

Vous ai-je dit qu'il fait *un carton* ?

C'est mon éditeur en personne, ce brave Henri, qui doit se frotter les mains. Je lui rapporte non seulement beaucoup d'argent, mais aussi une certaine aura sulfureuse dans ce milieu atrocement pantouflard qu'est l'édition en charentaises.

Quand je songe qu'il a déjà tenté, avec son indécatesse habituelle, de se débarrasser de moi, arguant que *je ne faisais plus vendre*, que mes idées sur le monde ne correspondaient plus au lectorat...

Aujourd'hui, je ne lui en veux plus.

J'irai plus loin encore : la plupart de mes livres n'étaient pas à la hauteur de ma pensée.

Et je reste poli.

Avec *Changer le monde*, j'ai décidé d'adopter une autre stratégie. Alors, le jour où ce brave Henri s'est enfin décidé à fourrer son nez dans mon manuscrit, il m'a rappelé dans l'après-midi, la voix hachée et le souffle court.

– As-tu envoyé ton texte à d'autres éditeurs ?

Je ne l'avais pas fait.

– Dans ce cas, ton contrat part aujourd'hui.

*

Changer le monde n'est pas un roman.

Alors là, vous n'y êtes pas du tout !

C'est drôle, mais je n'ai jamais écrit de fiction. Non par manque de talent – ça se saurait s'il fallait du talent pour écrire de la fiction – ni par manque d'inspiration, car, comme vous le savez, chaque patient recèle un personnage, et quelquefois plusieurs. Disons que l'essai m'a toujours semblé une forme plus sérieuse, plus noble.

Combien j'en ai publié ?

Mon Dieu, plus que vous ne pourrez en écrire en une vie.

Docteur, il s'agissait là d'une boutade. Détendez-vous un peu, bon sang de bonsoir !

Puisque vous insistez, je dirais une petite trentaine.

Impressionnant, non ?

J'ai écrit sans relâche, jusqu'à publier quasiment chaque année. Une vraie machine à saucisses, voilà ce que j'étais devenu, mais des saucisses de première qualité, avec de bons morceaux de concepts à l'intérieur.

Il faut dire que l'époque en raffolait. Que nous aspirions alors à toujours plus de réflexions, de complexité, de nuances, de subtilité, d'opinions diverses et variées, quitte à nous embrumer un peu

l'esprit. Et moi je suivais en pondant année après année mon essai de grand intellectuel auquel personne ne comprenait grand-chose.

Il en allait de même pour mon activité professionnelle. Je me complaisais dans une approche cérébrale de la thérapie, tellement cérébrale que je pouvais passer des semaines, des mois, des années à entendre la détresse de mes ouailles sans pour autant l'écouter vraiment.

*

La nourriture, ici, est infâme.

En vous attendant j'ai cherché des formules plus châtiées, mais quand on vous sert des salsifis, vous en perdez les bonnes manières.

Des salsifis : tout à fait.

Hier aussi, et le jour d'avant.

Des salsifis blancs dans des ramequins en porcelaine blanche, du riz blanc trop cuit, collant, des grandes tranches de pain platine, sans parler – vous n'allez pas me croire – du fromage *blanc* en dessert.

Ça me change du pudding, dites-vous ?

Je ne suis pas d'humeur, aujourd'hui, alors vraiment pas.

Vous verrez comment vous vous sentirez après plusieurs repas privés de couleur. Que je sache, nous ne vivons pas dans un vaisseau spatial en route vers je ne sais quel néant, condamnés à avaler des aliments cubiques et inodores.

Je vous rappelle que dans l'espace personne ne vous entend crier !

Puis-je compter sur vous, Docteur, et sur votre réseau d'influences pour prêcher ma bonne parole auprès de Madame la Cantinière et espérer, dans les jours à venir, des menus plus colorés, équilibrés et qui ne vous donnent pas l'impression de manger du papier mâché ?

Ou Monsieur le Cantinier, bien entendu.

C'est d'ailleurs probablement un homme, frustré, revanchard, mû par un ressentiment primaire, qui, en secret, mitonne ce genre de légumes racines en ricanant dans sa cuisine.

*

Puisque je vous répète que j'ai retrouvé une forme olympique.

J'ai juste le teint un peu blafard, sûrement le manque de vitamine D. Un peu de soleil me ferait le plus grand bien. Voilà des jours que le beau temps fait rage et que j'assiste, impuissant, à ce spectacle depuis ma fenêtre.

Au fond, rien ne change.

Ah si, vous avez raison : désormais, vous et Madame l'Infirmière n'entrez plus ici comme dans un moulin.

Quel progrès, en effet.

*

Si je parle à d'autres patients ?

Vous me faites rire, Docteur. Un rire qui reste coincé tout au fond de ma gorge. Tant qu'on y est, demandez-moi si j'ai des amis à Sainte-Marthe.

Vous et moi avons pourtant évoqué la manière dont *les autres* me traitent au réfectoire. Peut-être que le jour où j'y mettrai le feu, je me ferai des copains ; pour le moment, je me contente de raser les murs.

En conclusion, je mange seul.

Comme le dit l'adage, mieux vaut être seul qu'entouré de malades mentaux.

On en prend vite l'habitude, vous savez. Passer ses repas avec pour unique compagnie le poste de télévision ou de radio. Ainsi, on ne s'embarrasse pas de menus alambiqués, surtout pour le piètre cuisinier que je suis. En général, ce sont des œufs et du pain grillé, ou des coquillettes avec beaucoup de râpé et une pointe de sauce barbecue. Le temps de regarder les infos ou d'écouter une émission distrayante et j'ai déjà fini la vaisselle.

Si Windy était à mes côtés et me cuisinait de bons petits plats, je resterais des heures à table.

J'allumerais une bougie, poserais un disque de chansons douces sur la platine.

Bientôt, Docteur.

Bientôt la solitude cessera de me peser.

Évidemment que c'est difficile.

Je n'ai jamais prétendu le contraire...

Quand dans le noir de la nuit aucune main ne vient vous caresser, qu'aucune bouche ne vient embrasser votre nuque, comment ne pas étouffer un long et douloureux sanglot ?

*

Ce que je vous ai dit hier ou avant-hier à propos de la solitude, et surtout avec ce ton emplis de larmes et de pathos, sachez que ce n'est pas dans mes habitudes. Ou plutôt : ça n'est *plus* dans mes habitudes.

J'ai été romantique, comme tout le monde.

Jusqu'au jour où j'ai compris.

D'ailleurs, en vous attendant, avec comme chaque fois une impatience des plus vives, et tout en admirant de loin les fleurs du parc, j'ai songé à l'un de mes tout premiers essais dans lequel j'avais encore la métaphore facile et me complaisais volontiers dans des cuculteries romantico-littéraires.

J'y comparais le sentiment amoureux à une métamorphose.

Vous êtes prêt ?

La métamorphose est un processus qui demande de la patience, de la persévérance, il n'est pas sans rappeler le sentiment du bouleversement amoureux ; d'abord, c'est à peine si on le sent poindre au cœur, puis, progressivement – sournoisement ! –, il se répand, vous réchauffe, vous brûle. S'il s'en va un jour, ce n'est pas en un courant d'air, bien au contraire. L'amour ne commence ni ne s'achève, sauf

peut-être au moment du grand voyage, et encore, on dit qu'il survit à tout, même à la mort.

J'ai vu la tête de Madame l'Infirmière pencher légèrement en avant et, l'espace de quelques secondes, ses paupières se fermer.

Comme je la comprends.

C'est étrange de penser qu'il fut un temps où ce genre d'ouvrage, chez une certaine élite intellectuelle plutôt progressiste – de nos jours nous parlerions des bobos, Docteur, les fameux ! –, pouvait trouver écho en son âme.

Aujourd'hui, plus personne ne s'en souvient, et le livre est tout bonnement introuvable.

Saviez-vous que les livres, une fois détruits, sont recyclés en papier toilette ?

Ne jouez pas les offusqués. Le papier toilette est, pardon de céder à la tentation du jeu de mots facile, propre à tout un chacun.

Une chose est sûre : *Changer le monde* ne finira *jamais* au pilon. Car son message s'adresse à tous, aux intellos purs et durs, jusqu'aux... comment dire sans être couvert d'opprobre ?... jusqu'aux plus instinctifs.

Nul besoin d'avoir fait de grandes études pour me comprendre. Je ne suis pas de ce genre d'auteurs qui méprisent une partie du lectorat.

À tous et à *toutes*, nous sommes bien d'accord.

Madame l'Infirmière pourra me lire sans l'ombre d'une difficulté.

*

Mon frère, Honoré, vous fascine, on dirait.

Cela fait deux fois que vous essayez lourdement d'aiguiller la conversation sur sa disparition. Je vous ai pourtant déjà confié à quel point elle avait essoré mon âme d'affliction et de désespoir.

Que je revienne sur les circonstances ?

Les accidents en mer sont malheureusement courants, surtout l'été où ils augmentent de façon significative. Je n'ai pas les chiffres en tête, mais peut-être que je pourrais, vu que ce genre de statistiques vous passionne, me renseigner pour la prochaine fois. Ce dont je suis certain, c'est que beaucoup de marins périssent dans les flots. On a beau s'y connaître, avoir passé tous les diplômes du monde, nul n'est à l'abri d'un mauvais hasard.

Et cela vaut pour Honoré également, paix à son âme.

Certes, il n'était pas marin à proprement parler, mais il s'y connaissait drôlement bien, bon sang que vous êtes tatillon aujourd'hui.

Si j'avais pu donner ma vie pour sauver la sienne, je l'aurais fait sans hésiter la moindre seconde.

Satisfait ?

Je vais immédiatement oublier ce regard que vous venez de me lancer afin que nous puissions continuer à travailler en harmonie, et je me permettrai de changer de sujet tout de go.

Windy m'a appelé, figurez-vous.

Je n'ai pas entendu mon portable sonner, je faisais ma sieste, plongé dans le sommeil lourd d'après

pudding et toutes mes petites pilules du midi. Par chance, Windy m'a laissé un long message.

Toujours sur mon portable, oui.

Décidément, vos questions sont passionnantes.

Celui-là même que j'entrepose dans le tiroir de cette somptueuse table de chevet en acier sur roulettes. Entre nous, Docteur : comment voulez-vous que nous allions mieux avec un mobilier pareil ?

Je sais, je m'égare.

Dans son long et mélodieux message, Windy avait revêtu sa plus belle voix et semblait impatiente, excitée à l'idée de me revoir très bientôt.

Je vous demande pardon ?

Vous aimeriez écouter son message ?

Et puis quoi encore. Mettez-moi sur écoute tant qu'à faire, installez des caméras dans mes toilettes pour me filmer pendant que je fais mes besoins.

Ah, je vois, vous êtes, vous aussi, pressé de faire sa connaissance. Lorsqu'elle viendra me rendre visite, je n'hésiterai pas – si tant est que ce jour-là vous soyez en service – à vous la présenter.

Vous savez ce que j'aimerais par-dessus tout, Docteur ?

C'est qu'elle m'apporte des fleurs. En général, on n'offre pas de fleurs à un homme, mais je pense que ça ne vous choquerait pas, vous semblez plutôt ouvert comme type.

Aimez-vous les fleurs ?

Celles que je préfère, ce sont les chardons. Vous pourriez me répondre que chardon est un

terme générique, vu qu'il en existe des dizaines et des dizaines, alors je vous répondrais à mon tour *Carduus defloratus*, plus connu sous le nom de chardon décapité, avec son rose pourpré qui attire les abeilles, les papillons.

Je n'ai jamais compris pourquoi *décapité* et non *défloré*, mais j'ai toujours été un cancre en latin.

*

Pourquoi j'en suis venu à écrire ce livre ?

Voilà une excellente question, Docteur.

Après des jours à tourner autour du pot et à essayer opiniâtement de me faire parler de mon feu frère, voilà que vous revenez – enfin ! – à l'essentiel.

Changer le monde est né d'une rencontre que je n'avais ni souhaitée ni prévue, mais qui, en définitive, m'a intimement *chamboulé*, comme disent les femmes.

Si vous préférez : il y a eu un *élément déclencheur*. C'est important de les identifier pour pouvoir avancer.

En règle générale, les thérapeutes se trompent en se contentant d'invoquer les figures familiales, responsables, selon eux, de tous les maux. Vous êtes malheureux ? Oh mais c'est à cause de votre père absent ou malheureux. Vous n'arrivez à rien ? Eh bien, c'est sûrement la faute de votre mère castratrice... Ce genre d'analyse est totalement ridicule et, surtout, complètement dépassé. On peut à la rigueur s'en servir dans un roman familial

geignard, mais si c'est pour finir sur la table poussiéreuse d'une petite librairie parisienne infestée de gauchos radicaux persuadés que leurs psychanalystes les sauveront de l'apocalypse, à quoi bon, Docteur.

L'élément déclencheur : j'y viens.

Nous étions au cœur du mois de novembre lorsqu'un type débarqua dans mon cabinet, jeune, fringant, sûr de lui, un sourire dévoilant une rangée de dents blanches comme je n'en avais jamais vues auparavant.

En voyant sa silhouette se découper dans l'embrasement de ma porte, je dus lutter pour ne pas écarquiller les yeux d'étonnement. Il est rare que des gens beaux viennent consulter. Pour cause : il n'existe objectivement *aucune* raison valable. La beauté est un redoutable aimant qui attire à la fois le désir, le respect, la fascination, la richesse, la puissance, et si vous vous y prenez correctement : la célébrité.

Être beau, c'est être dispensé de problèmes, point à la ligne.

Si je me trouve beau ?

Je ne vois pas le rapport.

Que venait-il donc chercher, notre bel homme, chez un thérapeute comme moi, ou chez n'importe quel thérapeute d'ailleurs, et surtout : comment avait-il *réussi* à prendre rendez-vous, vu que je ne prenais plus de nouveaux patients depuis belle lurette ?

Il y avait une telle perfection dans les courbes de son visage, dans l'assurance de son sourire. J'entends encore le son de sa voix, comme si... comme s'il était venu me rendre visite ce matin, juste avant vous, Docteur...

Il m'a dit des choses terribles, vous savez.

Terribles mais nécessaires, tandis que je m'efforçais de ne laisser poindre aucune émotion, car c'est là notre grande spécialité, n'est-ce pas ?

Tout au fond de moi, pourtant, je ressentis comme une digue sur le point de se rompre sous d'impétueux torrents.

Vous aimez l'image de la digue ?

Eh bien, vous ne devriez pas !

Je vous signale que depuis *Changer le monde* je lutte contre toute forme de lyrisme, car le lyrisme nous empêche de nous poser les vraies questions.

Vous m'avez l'air bien sceptique et j'ai envie de vous rétorquer : comme tant d'autres ! Vous verrez qu'à force d'entendre mes arguments, vous finirez par me donner raison.

En attendant, je compte sur vous pour m'admonester chaque fois que je succomberai à la tentation poétique.

Madame l'Infirmière peut également intervenir si elle le souhaite.

Dites simplement : STOP poésie.

Flûte, j'ai perdu le fil.

C'est difficile de se concentrer, ici, avec ce remue-ménage. Vous-même semblez sans cesse sur le qui-vive, prêt à tourner la tête dans un sens ou dans

l'autre, la faute à notre belle société moderne où tout n'est qu'une succession d'interruptions, mais je ne vous apprend rien. Je parie qu'en quittant ma chambre vous vous précipiterez sur un écran, celui de votre iPhone très probablement. Difficile – IMPOSSIBLE ! – d'ignorer cette technologie, encore plus de s'en passer. À moins d'être extrêmement âgé et en fin de parcours, ou d'appartenir à une communauté rétive au progrès. Voire les deux : un centenaire amish assis dans sa roulotte dans le fin fond de la Pennsylvanie.

Oui, Docteur, j'aime les clichés.

La plupart d'entre nous les aiment.

Les lecteurs en particulier.

Pourquoi ?

Mais parce que les clichetons nous permettent de penser le monde *sans prise de tête*, pour citer la jeune génération. C'est elle qu'il faut écouter si nous voulons vivre avec notre temps.

J'ai, à ce propos, insisté auprès d'Henri pour que mon livre soit disponible sur toutes les plateformes numériques à un prix abordable, et aussi pour qu'à l'avenir je le transforme, l'améliore, l'enrichisse à travers une série de webconférences, un peu à la manière de TED.

Vous connaissez TED ?

Il faut croire que j'étais le dernier être humain en ce bas monde à en ignorer l'existence. Ce seront bientôt des milliers, que dis-je, des *millions* de vues, et l'assurance de ventes de mon livre encore plus mirobolantes.